

Le mot sampan est-il chinois ?

L. Arousseau

Citer ce document / Cite this document :

Arousseau L. Le mot sampan est-il chinois ?. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 22, 1922. pp. 139-142;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1922.2916>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1922_num_22_1_2916

Fichier pdf généré le 07/02/2019

NOTES ET MÉLANGES

LE MOT *SAMPAN* EST-IL CHINOIS ?

Notre regretté confrère Noël Peri a publié ici même une note dans laquelle il a essayé de déterminer l'origine du mot *sampan* (1).

On fait remonter ce terme tantôt au chinois *san-pan* 三板 (mot à mot : trois planches), tantôt au malais *sampan*. Dans son travail Noël Peri établit que *sampan* paraît ne pas exister originairement en malais et que *san-pan* 三板 n'est attesté à sa connaissance en chinois que par le *Pei-hai ki-yeou* 裨海記遊 de Yu Yong-ho 郁永河. Or cet ouvrage, postérieur à l'apparition des premières mentions du mot *sampan* dans les récits des voyageurs européens, l'explique comme s'il était incompréhensible au lecteur chinois ; enfin les dictionnaires chinois modernes adoptent des graphies variées pour écrire ce mot : *san-pan* 三板, *chan-pan* 杉板, *chan-pan* 舢舨, *chan-pan* 舢板, etc.. De toutes ces remarques Noël Peri conclut que *sampan* n'est ni malais, ni chinois et qu'il faut chercher son origine dans une autre direction.

Il note d'abord que les relations portugaises du XVI^e siècle mentionnent ce mot sous des formes diverses qui paraissent pouvoir se ramener à *champan*, ou à *ciampan*, dont *sampan* ne serait qu'une prononciation plus courante. Il rapproche ensuite de cette forme *champan* les mots *champanes*, *champan* et *champa* notés respectivement en 1872, 1877 et 1880 dans les relations du Dr Saffray, de E. André et de A. Reclus sur leurs voyages en Amérique Centrale. Peri signale enfin que le mot *champan* est encore aujourd'hui en usage dans la Colombie et incline à voir dans *champan* et son dérivé *sampan*, un mot d'origine colombienne.

. * .

Sans vouloir expliquer l'existence dans une langue de l'Amérique Centrale de termes qui semblent en effet bien proches de *sampan*, sans vouloir rechercher si ces affinités apparentes sont dues à une simple coïncidence ou à une origine asiatique et non américaine, je me bornerai à signaler que du point de vue chinois la question paraît plus complexe.

(1) A propos du mot *sampan*, BEFEO, XIX, v, 13-19.

Quelle que soit la nature de termes comme *champan* ou *ciampan* que je n'étudierai pas ici, il reste que *sampan* est également attesté par les voyageurs européens et que d'autre part ce mot existe en chinois depuis fort longtemps. *Sampan* se trouve en effet dans les œuvres d'auteurs très antérieurs à Yu Yong-ho et même aux premières relations sino-européennes; il y apparaît précisément sous la forme *san-pan* 三板 (ou 三版) « trois planches », et dans le sens de « bateau ». Je n'en retiendrai que deux exemples.

I. — Ts'ien K'i 錢起, l'écrivain bien connu de l'époque des T'ang, qui vécut vers 750 A. D. (1), a laissé une œuvre poétique considérable qui nous a été conservée en grande partie dans le *Ts'iuan T'ang che* 全唐詩 (IV, 5, quatre chapitres). Dans le quatrième chapitre du recueil des poésies de Ts'ien K'i se trouve (f° 10 et ss.) une série intitulée : « 江行無題一百首. Cent poèmes sans sujet écrits en promenade sur le fleuve » (2). La quatre-vingt dixième de ces pièces (*Ibid.*, f° 15 r°, col. 9) est la suivante :

一灣斜照水
三版順風船
未敢相邀約
勞生祇自憐

« Soleil oblique sur l'eau de la baie !
Vent propice au bateau *sampan* !
Je n'ose plus inviter personne à se joindre à moi.
Vie pénible ! Il ne me reste qu'à m'apitoyer sur moi-même ! »

Sous les mots de ces quatre vers transparaît la lassitude du poète qui conçoit la vanité des efforts humains et se réfugie dans la solitude et dans une grande pitié de lui-même.

Mais quel que soit le sens profond de ce poème, le second vers : 三版順風船 me paraît très clair : 風 vent, 順 favorable, 船 (au) bateau, 三版 (fait de) trois planches (3). *San pan* « trois planches » est ici, sans conteste, le nom même du bateau dont il s'agit, le *sampan*. Voici donc une première mention du mot *sampan* qui date du VIII^e siècle.

II. — Un autre poète, également connu, et qui vécut sous les Song, de 1125 à 1209 (4), Lou Yeou 陸游, mentionne le mot *sampan* de façon plus nette encore.

(1) Cf. *Sin T'ang-chou*, k. 203, f° 5 r°, col. 1 et ss. — Giles, *Biographical Dictionary*, n° 359.

(2) Cette série de poèmes est parfois attribuée à Ts'ien Yu 錢翊, qui vivait également sous les T'ang, mais à la fin de la dynastie (618-907). Cf. *Ts'iuan T'ang wen* 全唐文, k. 831, f° 1 r° et ss.

(3) Construction analogue à celle du vers précédent.

(4) Cf. *Song che*, k. 395, f° 5 v°-6 r°. — Giles, *loc. cit.*, n° 1439.

Dans un de ses poèmes (1), il dit :

「遷藤作帆三板船. (Avec) la plante *k'iu-tch'ou* on fait des voiles (pour) les bateaux *sampan* ».

Cette mention du terme *sampan* est parfaitement précise et date au plus tard du début du XIII^e siècle.

..

Le chinois *san-pan* 三板 ou 三板 (2) « trois planches » a donc bien été employé au VIII^e et au XIII^e siècles pour désigner une sorte de barque. Pourquoi ne trouve-t-on pas dans la littérature chinoise de plus nombreuses mentions de ce terme aujourd'hui si usité ? A cette question on peut, je crois, répondre par l'hypothèse suivante.

On sait qu'en dehors de la langue écrite, de la langue parlée commune (*kouan houa*) et des différents dialectes chinois, existent aussi en Chine des langages particuliers à certains milieux sociaux ou à certains corps de métiers. Tout comme en France un argot parisien, il existe en Chine un argot pékinois ; il y a aussi, entre autres, un argot des ouvriers et un argot des marins. Ces langages spéciaux sont presque complètement inconnus des étrangers et je ne crois pas qu'il existe à leur sujet d'ouvrage satisfaisant. Un grand nombre de termes de leur vocabulaire s'écrivent d'ailleurs rarement ou même ne s'écrivent pas du tout et on hésite presque toujours au moment de noter leur orthographe possible.

Je crois, pour ma part, que le terme *san-pan* 三板 est un mot spécial à la langue des marins chinois et, comme tel, peu connu. On conçoit aisément qu'il ait été employé par des poètes en quête de mots rares : *san-pan* en effet fut longtemps négligé en littérature, alors qu'il devait être couramment employé par les marins, sans que ceux-ci d'ailleurs éprouvassent le besoin de l'écrire. C'est ce qui permettrait d'expliquer pourquoi le *Pei-hai ki-y* ou donne une définition du mot *sampan* : cette définition est de même nature et offre la même utilité, par exemple, que les notes d'un récit de R.-L. Stevenson éclairant, pour des lecteurs de langue anglaise, certains termes spéciaux de marine dont l'origine anglaise est pourtant sûre. Et du même coup la variété des graphies modernes se comprend aisément : l'orthographe 三板 paraissait médiocrement satisfaisante, tandis qu'on connaissait bien, par sa prononciation, le mot *sampan* qui désignait une sorte de bateau ; on tenta dès lors de trouver pour ce mot une graphie conforme aux habitudes de la langue et

(1) Apud *P'ei-wen yun-fou*, k. 16 下, f° 49 r°, col. 8. — Nous n'avons pas ici les œuvres complètes de Lou Yeou et je n'ai pu retrouver ce passage dans les ouvrages que j'ai consultés.

(2) 板 et 版 se sont toujours employés indifféremment l'un pour l'autre.

surtout de l'écriture ; d'où l'introduction, dans l'orthographe du terme, de caractères comme 杉, qui trahit l'incertitude des scribes, et comme 舢 ou 舨, qui révèlent le besoin où l'on était de préciser qu'il s'agissait d'un nom de barque.

Toutefois il paraît bien probable que l'orthographe 三板 « trois planches » soit la bonne ; logiquement elle est admissible ; phonétiquement, le fait que ces deux mots se prononcent *sam-pan* en cantonais est particulièrement digne de remarque et lui donne un solide appui.

Ce sont en effet les marins cantonais qui, vraisemblablement, répandirent d'abord le mot *sam-pan* au cours de leurs voyages maritimes et c'est d'eux que durent le tenir, sous cette forme, les premiers Portugais qui arrivèrent à Canton en 1514.

L. AUROUSSEAU.

UNE TÊTE DE ÇIVA EN CHRYSARGYRE

On a trouvé en 1920 dans la région de Tuy-hoà (Phú-yên) une tête en chrysargyre qui, conservée d'abord par le tri-phú de Tuy-phuróc, puis confiée par lui à M. Giraud, administrateur des Services Civils, nous a été remise par celui-ci pour être déposée au Musée.

La tête (pl. XIX) a le cou allongé et ployé pour former raccord avec une surface cylindrique de 0 m. 24 de diamètre, dimension qui correspond à celle d'un lînga ordinaire. La pièce entière a 0 m. 115 de hauteur sur 0 m. 08 de saillie environ. C'est une tête de Çiva caractérisée par l'œil frontal et le croissant lunaire. Les traits sont assez lourds, le nez court et large, la bouche forte ; les yeux allongés, aux globes saillants, ont les prunelles indiquées. Les sourcils ne forment qu'une ligne continue. Le menton est fendu. Les oreilles, au lobe distendu, ne portent pas de bijoux, mais ont pu en recevoir. La coiffure est simple, en mèches parallèles avec au sommet de la tête un tout petit chignon orné, en avant, du croissant. Près des oreilles l'indication des cheveux change et rappelle de courts favoris rasés.

La pièce a été obtenue par le système du repoussé en plusieurs parties unies par un jeu d'attaches et de fentes qui les reçoivent. Dans une première lame ont été exécutés la face et le cou, dans une seconde la coiffure et la nuque. Les oreilles sont rapportées et le cou est embouti dans un cercle au plan courbé suivant des génératrices verticales ; il porte de fortes attaches doubles qui servaient à fixer l'ensemble sur une surface métallique, qu'on peut supposer un koça. Au-dessus de chaque oreille la présence d'un petit anneau est inexplicable.

H. P.
